

B i b l i o t h è q u e
des
I D É E S

André Gide
et le premier groupe de
La Nouvelle
Revue Française

★

La formation du groupe
et les années d'apprentissage
1890-1910

par

AUGUSTE ANGLÈS

nrf

Éditions Gallimard

Bibliothèque des idées

A Jean Schlumberger
A Pierre Moreau

PROLOGUE

Six personnages en quête d'une revue
(1890-1908)

I

GIDE EN SA TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE (1904)

Qualifié par Claudel d'esprit « sans pente », Gide serait plutôt un être à plusieurs versants et qui, tantôt chercherait à trouver sa ligne de plus grande pente, tantôt craindrait, s'il y parvenait, de rester canalisé dans cette unique direction. Pour recourir à une autre image, on croit voir en lui un composé instable de liquides aux densités et aux colorations différentes, dont tantôt l'un et tantôt l'autre apparaîtrait à la surface et qui ne trouveraient jamais leur équilibre. Une troisième image nous le montrerait en méduse flottant au gré des courants et palpant les objets qui passent à sa portée, puis se rétractant. Ainsi donne-t-il l'impression, soit d'être ployable en tous sens et malléable à merci, soit de protéger une autonomie que l'observateur est en peine de définir et dont lui-même sauvegarde moins l'identité actuelle que les chances d'avenir.

Par moments, il est aussi évasif qu'un adolescent. A d'autres, il a la fierté d'un fils de famille, l'entêtement madré d'un paysan normand, l'audace d'un Argonaute. Quand se montre-t-il le mieux lui-même? Selon laquelle de ces figures s'ordonne-t-il? Nul ne le sait; et lui, qui éprouve jusqu'à l'angoisse le vertige de sa ductilité, il bronche dès qu'elle aurait chance de se solidifier. Imprévisible et indéfinissable, soluble en autrui jusqu'à s'en rendre indiscernable, il est muni d'un noyau résistant et qui le ferait taxer d'égotisme, si le mot de « noyau » convenait à cette prudence qui déclenche en lui l'alerte lorsque sa témérité l'a acculé aux abîmes d'en bas ou d'en haut. Sa personne tient à l'air de famille qui flotte autour de ses démarches divergentes; elle est cette sphère dont la circonférence est partout et le centre nulle part; elle trouve son équilibre dans la multiplicité de ses mouvements, qui se compensent sans s'annuler, ni se composer.

Il est marié depuis l'automne de 1895, mais ses rapports avec Madeleine sont restés ce qu'ils ont toujours été, ceux de cousins de même éducation, de goûts analogues, pleins d'affection et d'attentions l'un pour l'autre. Des témoins fiables nous ont rapporté que leur vie respire l'entente à demi-mot, une tendresse enjouée et cette égalité de ton qui attesterait le bonheur. Mais nous savons aussi que Madeleine n'a pu réprimer parfois sa surprise, en de rares occasions son effroi, lorsque son compagnon de route se transformait soudain sous ses yeux en « forcené ». L'innocence d'une jeune fille bien élevée, dans le style du XIX^e siècle bourgeois et provincial, la crainte de trop découvrir si elle tentait, comme la future héroïne de *La Symphonie pastorale*, d'y voir plus clair, l'ont-elles gardée du désespoir? Son silence, qui est une des constantes de la vie de ce couple et qui en deviendra la tragédie, ne nous permet pas de le dire. Elle s'est accoutumée depuis l'enfance à tenir son cousin en dehors des limites de l'épure caractérielle considérée comme normale par leurs familles de Rouen et du Havre. A ses singularités elle n'hésite pas à décerner un brevet de génie, qui l'aide à excuser ce qu'a d'étrange l'homme auquel elle a consenti à lier son sort; mais lorsqu'il se livre à des excentricités qu'elle estime périlleuses, elle prend un air de grande sœur pour le railler. Elle s'interdit de le juger dans son être, dont elle se borne à pressentir certains aspects; mais au nom du bon sens elle se permet de juger, avec ou sans sourire, celles de ses fougades dans lesquelles elle devine une menace.

Lui l'a aimée dès leur adolescence comme le « mystique orient » de sa vie. De façon moins éthérée, il n'est pas fâché que ses instincts d'ordre et de confort, — aussi puissants que les nomades, bien qu'il ne les exploite pas littérairement, — puissent compter sur la fixité de ce pôle : combien de fois, au terme de ses fugues, n'a-t-il pas bramé vers l'affection égale et la maison méticuleusement tenue? Mais il commence à ne plus tenter de l'entraîner partout à sa suite. Trop souvent il a pesté de la sentir l'entraver; déjà elle est devenue pour lui celle qui se lasse, s'effarouche, recule, renonce. Il ne se prive plus de juger lui aussi, — parfois avec une flambée d'exaspération vite regrettée, — des étroitesse de jugement, des timidités, un conformisme de principes et d'habitudes, dont il prend mal son parti de ne l'avoir pas délivrée. S'il est des occasions où il la déconcerte et l'effraye, il en est où elle le gêne et l'agace. Entre eux n'a pas éclaté de drame, ne s'est pas introduit de désaccord; ils ont seulement pris conscience des dissonances que comporte leur accord.

Elles n'ont pas entamé leur entente intellectuelle, qui importe beaucoup à Gide. Madeleine partage ses découvertes, elle est la

première auditrice de ses lectures à haute voix. Ses œuvres en cours de rédaction, il les lui lit morceau après morceau et il les soumet à son avis. Par ce biais, il ne désespère pas de lui faire parvenir un message qui franchisse les silences que leurs conversations contournent; ses œuvres forment les lettres d'une correspondance parallèle à celle qu'il entretient ponctuellement avec elle lorsqu'il divague au loin. Par la grâce d'un art qui transpose les énigmes de la vie et lève l'interdit de la pudeur, il se flatte de l'amener à comprendre l'effort d'émancipation qu'il poursuit. S'il s'est à peu près résigné à ne pas l'avoir à ses côtés sur cette voie, il nourrit l'illusion que quelque jour lointain elle admettra le secret qu'il a insinué, — dans *El Hadj*, dans *Saül*, dans *L'Immoraliste*, — à doses homéopathiques, de peur de la blesser et de la perdre à jamais.

Entre les secteurs juxtaposés de sa vie il maintient vaille que vaille des cloisons peu étanches. Hôte au large accueil, économe dans les petites occasions et généreux dans les grandes, il a adopté comme maison de campagne celle de Madeleine à Cuverville. Il a vendu le château et les bois de La Roque, — tout en gardant provisoirement les centaines d'hectares affermées, — pour se faire bâtir à Auteuil, par un architecte aussi désinvolte que réputé, la demeure qui remplacera le banal appartement du 4, boulevard Raspail. Quel besoin a son ménage sans enfant, et épris de simplicité, de cette résidence où il engloutira des sommes énormes? C'est qu'il rêve d'un vaste lieu de réunions, d'un cénacle accueillant à tous ceux qui se montreraient dignes d'élaborer en commun l'art des temps nouveaux.

Sa vie a une doublure clandestine, qu'il censurera dans son *Journal* édité en 1939, mais qui n'échappe pas aux regards les plus perspicaces, ou les moins bienveillants. Disparaît le bourgeois esthète et surgit un vagabond, qui à La Roque guette les garçons de ferme, à Cuverville hante les fonds où jouent des gosses, en Afrique du Nord ou en Italie se lie avec les bergers, porteurs de bagages et cirEURS de chaussures, à Paris erre le long des Boulevards, court les bonnes adresses, se glisse entre les baraques des fêtes foraines, fréquente piscines et bains de vapeur. Quête de la vraie vie, libérée des conventions, dépouillée des coutumes et des costumes, vouée à la jeunesse autant et plus qu'à la beauté? Oui, si l'on ne percevait çà et là une propension à s'intéresser au souffreteux, au difforme, à l'infirme, — touche misérabiliste et qui trahit peut-être une faim de tendresse. Il connaît ces instants glorieux qu'il a chantés dans *Les Nourritures terrestres*; mais il n'ignore pas les déceptions, les esclandres d'opéra bouffe, les retombées de cendres et la police des mœurs, — tout ce que grossit le miroir du destin d'Oscar Wilde;

et de très longue date il a été coutumier de ce que l'on est convenu d'appeler le plaisir solitaire. Bien qu'il érige en doctrine le partage de sa vie entre l'amour réservé à Madeleine et le plaisir trouvé auprès des garçons, ne l'en croyons pas entièrement sur ce chapitre, non plus que sur n'importe quel autre, et n'excluons pas la surprise d'un amour au visage d'éphèbe.

Sa vérité se pose sur chacune de ces images et ne réside en aucune. Il n'est, ni constamment exalté, enthousiaste, éperdu, — tel qu'il se montre volontiers dans ses écrits publics, — ni chroniquement en proie à cette morosité, à cette asthénie, à cette « anorexie », dont son *Journal* ne remâche que trop l'amertume. Son être s'éprouve, sans se trouver, dans le va-et-vient. Le clochard, rentré fourbu d'une filature infructueuse, se réveillera dispos à l'art. Le moraliste à la française, et qui ne s'en laisse pas accroire, cédera place à un somnambule lancé aux trousses de ses désirs, qui se métamorphosera en un père noble prompt à chapitrer, du haut de la pyramide des vertus familiales, son jeune cousin germain Paul Gide, fils de l'oncle Charles. Et comme il n'est pas de ceux que l'imagination arrache à eux-mêmes pour les transporter dans un autre univers, comme sa fantaisie ne coupe pas les amarres qui l'attachent à l'éthique, toutes les disparates qui contrastent en lui se bousculent pour passer par le portillon de l'expression.

★

Il aurait, à l'en croire, embrassé de bonne heure l'ensemble de ses œuvres rangées dans sa tête et dont il aurait dressé pour Madeleine, lors de leur voyage de noces, le catalogue anticipé. La seule obligation de les publier l'une après l'autre aurait créé l'apparence de leur succession et induit en erreur ceux qui lui ont imputé à crédit ou à débit une illusoire évolution. Contre cette tendance à le mettre en perspective il s'est constamment insurgé, et il n'a cessé de revendiquer son appartenance à l'ordre du simultané. Cette inlassable réclamation porte témoignage sur sa nature, car la manière dont on se voit implique une manière d'être.

D'autres indications montrent pourtant qu'il n'a pas échappé à l'ordre du chronologique. Au fil des ans, son attention s'est éveillée à des questions nouvelles, ou a été sollicitée par des provocations imprévues. Les germes déposés en lui à l'origine ont subi l'influence de circonstances qui ont modifié leur développement. Il n'a pas, dès avant *Les Nourritures terrestres*, serré tous ses futurs écrits dans une bibliothèque qui aurait été aussi un réfrigérateur et d'où il les aurait tirés l'un après l'autre

intacts. Mais la part de sa vérité que comporte ce refus du successif concourt au dessin de son allure intellectuelle.

Il n'est pas homme à déballer son sac d'un coup et à en vider le fond. Chacune de ses publications éclaire de biais un profil perdu de son visage. En toutes, des réticences réservent certains éléments. Des indices restent inexploités, des bourgeons dorment dans l'attente du jour qui les fera porter fruit. La perplexité, le malaise, l'irritation saisissent beaucoup de lecteurs devant ces demi-manifestations où le tacite embue l'explicite. Lui-même n'est pas sans s'inquiéter de dérobades qui, après avoir été l'une des formes de sa coquetterie, le menacent de forclusion.

Cet impulsif abuse des sursis. Avec lui les délais, comme le reste, sont ambigus. Ils peuvent être imposés par l'enchevêtrement de ses projets, dont il lui faut prendre garde, en tirant au jour une de leurs branches, de ne pas mutiler tout le paquet. Ils peuvent tenir aux défaillances qui découragent cet obstiné et lui font planter là pour un temps les sujets qui lui résistent. Ils peuvent être calculés selon une stratégie de progressive divulgation d'un non-conformisme qui heurterait de front un public insuffisamment préparé, car ce risque-tout mesure les degrés de tolérance de l'opinion et il a le sens du prématuré.

Son message inclut une part de secret repérable et une part de prédication à longue portée. Le secret est celui de Corydon. Mais il est comme enveloppé dans l'ample souffle d'une bonne nouvelle ineffable, d'une parole qui à travers mille et un contes ne parviendra, ni à se formuler intégralement, ni à s'épuiser. Les délais, subis comme une servitude de l'énonciation dans la durée, utilisés avec ruse pour circonvenir l'interlocuteur, sont de plus ménagés comme garantie de fécondité et chance de développement. Ils n'en provoquent pas moins, chez celui qui en pâtit ou qui en joue, la gêne de n'être jamais contemporain de l'œuvre en cours de réalisation et qu'il a hâte de semer derrière lui, parce que par la pensée il se projette au-delà d'elle.

D'un autre point de vue, il reste pourtant en deçà, parce qu'elle est aussi une expérimentation « pour voir ». Si profondément qu'il s'y soit engagé, — jusqu'à parfois risquer d'en « claquer », — un secteur de lui-même l'observe : elle prolonge l'une de ses tendances au-delà de ce qu'en fait il a concédé à celle-ci ; elle pousse à la limite ce qu'il a vécu à mi-chemin ; elle lui montre, par le truchement de la fiction, ce qu'il advient d'un être jeté sans esprit de retour sur une voie à sens unique, qu'il regarde aller devant lui et de qui, au terme de l'expérience, il se désolidariserait.

A-t-il conscience d'avoir ainsi accompli ce qu'on appelle une œuvre ? Il arrive qu'il s'en convainque jusqu'à la moelle, se

règle sur l'exemple de Flaubert pour tout sacrifier au culte de l'expression, laisse échapper dans ses propos les bouffées de l'orgueil. A d'autres moments, — plus fréquents à mesure qu'il a dérivé vers la ligne des trente-cinq ans, franchie en 1904, et qu'il a senti sur ses lèvres un « goût plus douteux », — il s'est persuadé qu'il n'avait presque rien fait et que lui restait à dire l'essentiel. Depuis l'achèvement de *L'Immoraliste* en octobre 1901, il s'est plaint de ne penser que « mal » et « peu », de n'arriver à produire « plus rien d'important », d'être atteint d' « anémie cérébrale », frappé de « tétanos intellectuel ». Il a publié *Saül* et peiné sur *Belshabé* dont les deux premières scènes ont paru dans *L'Ermitage* de janvier et février 1903. Dans *Prétextes*, édité par le *Mercur de France* l'été de cette même année, il a recueilli, — après un tri dont les motifs ne sont pas toujours clairs, — la plupart de ses articles ou conférences. Il a réédité certaines de ses œuvres. Il a continué d'entretenir une correspondance qui, par le nombre, la diversité et la qualité des interlocuteurs, par la quantité et l'importance des lettres, constitue, bien qu'une fraction seulement en ait été à ce jour publiée, l'un des plus passionnants ensembles qu'offre notre littérature en ce genre. Au début de 1902 il s'est remis à son *Journal* délaissé depuis 1896 et auquel il attribue une fonction d'entraînement à l'écriture, ou, pour parler plus familièrement, d'amorçage de la pompe. Mais tout cela ne compte pas, et il se ronge de ne plus travailler « sérieusement », de croupir depuis trois ans dans un « morne engourdissement de l'esprit ». Il s'épuise comme à traverser un désert qui n'en finirait pas.

Le spectre de l'impuissance, qui le hante depuis quelques années, lui prédirait-il une incurable stérilité? Ne s'agit-il que du blocage de son esprit embouteillé par ses projets? Parmi eux figure celui des *Caves du Vatican*, auquel en 1902, après l'achèvement de *L'Immoraliste*, il a « sérieusement » travaillé à donner corps, — en vain. Un autre, dont le germe était antérieur, a passé autrefois par des relais qui se sont nommés *L'Essai de bien mourir* (1891) et *La Mort de Mademoiselle Claire* (1894), puis s'est plus récemment infléchi vers quelque chose qui pourrait s'appeler *La Voie étroite*, ou *La Route étroite*. Puisque *L'Immoraliste* a mené une expérimentation à la limite de l'individualisme forcené, en laissant la bride sur le cou à un héros avec qui l'auteur s'est empressé de marquer ses distances, peut-être conviendrait-il de tenter une exploration analogue, mais de sens contraire, aux confins de l'abnégation, tandis que Gide, également touché par ces extrêmes, mais flottant dans l'entre-deux, verrait quelques-uns l'accuser de palinodie et de plus nombreux l'applaudir pour une imaginaire conversion.

*

Il n'a cessé de répéter que son audience était réduite à presque rien, d'abord pour en tirer fierté, puis pour s'en plaindre avec dépit, avec tristesse, avec angoisse. Dès la fin de l'été 1898, il a avoué que pour la première fois il souffrait « vraiment » de n'avoir pas dans toute la France douze « bons » lecteurs, c'est-à-dire, — si nous interprétons ce chiffre, — de n'avoir pas autant d'apôtres que le Christ. Ses tentatives pour convaincre Antoine de monter *Saül* ont échoué en 1899. Plus heureux avec *Le Roi Candaule* auprès de Lugné-Poe, il n'a pas trouvé en mai 1901 l'oreille du public, ni celle des critiques, pour sa première pièce représentée. Surtout, ce qu'il a ressenti comme l'échec de *L'Immoraliste* lui a causé une blessure qui cicatrise mal.

Du *Roi Candaule* il avait naïvement espéré le succès de théâtre, le plus retentissant à cette époque. Avec *L'Immoraliste* il s'est imaginé qu'il allait frapper un second grand coup aux portes du silence, en essayant d'atteindre le public moins démonstratif, mais plus étendu, des lecteurs de romans. C'était la première fois qu'un de ses livres relevait de ce genre et en revêtait les apparences familières à ses contemporains français : brièveté et mouvement de la narration, nombre réduit de personnages identifiables socialement et évoluant dans des milieux ou parmi des paysages repérables. Pourquoi les amateurs, sinon de Paul Bourget, au moins de René Boylesve, n'auraient-ils pas réclamé *L'Immoraliste* à leur libraire habituel? Ils n'y songèrent pas, et de sa mésaventure l'auteur conclut qu'il n'avait été compris que par sept lecteurs : sa femme Madeleine, sa belle-sœur et son beau-frère Jeanne et Marcel Drouin, ses proches amis André Ruyters et Henri Ghéon, un jeune huguenot qu'il appelait « le petit Jean de Schlumberger », et à sa stupeur Lucie Delarue, femme du Dr Mardrus, qui lui avait écrit une lettre d'une si vive intelligence qu'il en copia des extraits pour ses intimes et pressa la perspicace amazone de publier un article de même encre dans *La Revue Blanche*.

Il ne distingue pas entre deux questions différentes : son audience est-elle aussi restreinte qu'il le dit? est-il aussi mal compris qu'il le croit? Se pose-t-il en inconnu, ou en méconnu?

A la première il est malaisé de répondre en l'absence de statistiques. On ne peut que proposer des ordres de grandeurs et rappeler que les chiffres n'ont de signification qu'interprétés par rapport à une situation donnée. Lorsque Gide fait état d'avoir limité à trois cents le nombre des exemplaires de *L'Immoraliste*, il omet de préciser qu'il s'agit de l'édition originale, à couverture

bleue, et qu'elle fut suivie d'une édition courante, à couverture jaune, dont nous ignorons le tirage et la vente. Le nombre d'abonnés atteint ou espéré par des revues destinées au même public que le sien, telles que *L'Ermitage* ou bientôt *Vers et Prose*, oscille entre deux et quatre cents. Mais le tirage d'un périodique dépasse évidemment le chiffre de ses abonnés; et dans le milicu qui suit religieusement ce qu'on appelle la « jeune littérature », le même exemplaire d'un livre ou d'un numéro de revue passe de mains en mains le long d'une chaîne de fervents, — on allait dire de conjurés. On resserrera un peu plus cette approximative « fourchette » en rappelant qu'à René Boylesve, — romancier des « délicats », mais romancier tout de même, — qui avait lancé le chiffre de trois à quatre mille lecteurs espérés, Gide répondit que c'était encore trop. Admettons qu'au début du xx^e siècle en France la « jeune littérature » vise un « horizon » de cet ordre, qu'elle n'atteint que par chance exceptionnelle. C'est maigre, mais c'est le lot commun à tous les adeptes de la minuscule église militante et souffrante de l'art vrai. Ce qui affecte Gide, ce n'est pas le succès de faiseurs qu'il méprise, ni d'écrivains établis, comme Anatole France, ou Paul Bourget, ou Pierre Loti, qui évoluent dans des zones par trop différentes de la sienne, mais la comparaison avec certains de son espèce et de sa « volée », même s'ils sont ses aînés, et qui ont franchi le mur du ghetto au prix de ce qu'il tient pour d'impardonnables concessions : Maeterlinck, devenu un sage de consommation courante; Barrès, à qui la politique a fait la courte échelle; Henri de Régnier, que *La Double Maîtresse* a estampillé romancier et qui a l'article de journal facile; bientôt Francis Jammes, à qui ses bons sentiments vont valoir un public qui a boudé sa bonne poésie; et ne parlons pas des cent mille exemplaires décrochés par *l'Aphrodite* de l'ex-*alter ego* Pierre Louÿs.

La question de la compréhension ou de l'incompréhension est encore plus difficile à cerner. Gide ne pêcherait-il pas par ignorance ou par omission dans le compte expéditif qu'il fait des commentaires suscités par ses livres? Lorsqu'un inventaire complet en aura été dressé, on constatera que les critiques se sont occupés de lui plus qu'il ne le prétend. Un article incompréhensif vaut d'ailleurs mieux que le silence; et s'il est vrai que Rachilde s'est montrée plus opaque à *L'Immoraliste* que sa consœur Lucie Delarue-Mardrus, sa chronique du *Mercur de France* était susceptible d'y intéresser plus de lecteurs. En ce domaine, les réactions affectives priment les supputations numériques : l'incompréhension indurée de l'unique Paul Valéry, beaucoup plus que celle de dix Rachilde, annihile Gide.

Le sûr est qu'il ne prend pas plus son parti de l'une que de l'autre. Alors qu'il professe que ses œuvres doivent d'elles-mêmes choisir leurs lecteurs, il a mené, sous sa feinte désinvolture, des campagnes d'explications, dont ses correspondances offrent maints exemples. Sa soif d'être entendu l'a entraîné à multiplier aux hypothétiques lecteurs des avis dont nous ne citerons que quelques-uns : la préface à la seconde édition de *Paludes*, publiée dans le *Mercure de France* du 1^{er} novembre 1895 et reproduite en postface dans la réédition de 1896-1897 pour préparer la voie aux *Nourritures terrestres* ; la préface à *L'Immoraliste*, écrite en juillet 1902 et placée en tête de l'édition courante ; la conférence *De l'Évolution du Théâtre*, prononcée à *La Libre Esthétique* de Bruxelles le 25 mars 1904, publiée en mai par *L'Ermitage*, jointe en guise de préface au recueil réunissant *Saül* et *Le Roi Candaule*, et destinée à figurer dans un futur volume de *Nouveaux Prétextes*. Il a pris aussi le bâton du conférencier-missionnaire. Lorsque *La Libre Esthétique* lui en avait offert la première occasion, c'est *De l'influence en littérature* qu'il avait choisi de parler à Bruxelles le 29 mars 1900. Ce texte paru en revue, édité à part, puis recueilli dans *Prétextes*, annonçait un diptyque dont le second volet fut constitué par la conférence *De l'importance du public*, prononcée à la cour de Weimar le 5 août 1903, publiée dans *L'Ermitage* d'octobre et éditée à part, en attendant de rejoindre *Nouveaux Prétextes*.

Ces deux conférences complémentaires sont une profession de foi en la nécessité et en les bienfaits de l'interaction. L'écrivain doit s'ouvrir aux influences et influencer à son tour ; Goethe a été bonifié par la cour de Weimar autant qu'il l'a éduquée ; l'artiste qui s'isole, ou que ses contemporains condamnent à l'isolement, verse dans l'extravagance ou s'étirole. Lorsque Gide languit après un public, ce n'est pas une action à sens unique qu'il ambitionne : il souhaite être en retour modifié. Il ne court pas après les gros tirages ; mais il se sent gagné par l'asphyxie et il sait qu'entre autrui et lui se joue l'avenir de son talent, de son être.

★

Dès longtemps il s'est acquis la notoriété auprès des quelques-uns qui lui étaient consanguins par l'esprit et au jugement desquels il attribuait du poids. Il a joui d'un précoce crédit dans le milieu qu'il a élu pour sien, même s'il n'a pas évité le soupçon d'amateurisme, auquel invitait sa fortune. Les années à cheval sur la fin du xix^e et le début du xx^e siècle sont l'âge d'or des revues ; rien n'était plus habituel aux jeunes écrivains

AUGUSTE ANGLÈS

André Gide
et le premier groupe de
La Nouvelle
Revue Française



Entre les deux guerres *La Nouvelle Revue Française* était devenue, selon l'image de François Mauriac, la « rose des vents » de notre littérature. Mais comment avait-elle été créée, quelques années avant 1914, et pourquoi s'était-elle imposée dès cette première phase de sa longue existence ? De ces questions est née l'importante étude à laquelle Auguste Anglès s'est livré pendant de longues années.

Elle suit les cheminements des six futurs fondateurs, leurs rencontres et les tentatives de leur « groupe invisible » qui aboutirent, à la fin de 1908 et au début de 1909, au « faux départ », puis au « vrai départ » de la N.R.F. Petite revue parmi beaucoup d'autres, elle se détache vite par son éthique de la vie littéraire, par son soutien à des œuvres jusque-là méconnues, comme celles de Paul Claudel ou d'André Gide, par l'ouverture de ses « directions » esthétiques. Elle s'interroge sur Anatole France et sur Maurice Barrès, sur Charles Péguy et sur André Suarès ; elle honore Charles-Louis Philippe et prépare le retour de Paul Valéry à la poésie ; elle accueille des débutants comme Valéry Larbaud et Alexis Léger, Jacques Rivière et Alain-Fournier ; elle prend feu pour les Ballets russes et reste perplexe devant le cubisme ; sensible aux mutations qui s'opèrent à cette aube du xx^e siècle, elle procède à une révision des valeurs artistiques, psychologiques, morales et civiques, sur lesquelles vivait l'« établissement » contemporain.

Grâce aux correspondances qu'échangeaient avec prodigalité les hommes de cette époque, on ne voit pas seulement s'élaborer une revue au mois le mois, on découvre aussi un réseau de relations qui s'étend à maints secteurs de la vie intellectuelle et de la vie tout court. On accompagne les contours apparents d'une chronique restituée à la température du vécu. Mais de cette chronique se dégagent des significations, car elle implique un certain nombre de questions sur l'art, sur la société et sur l'homme.



9 782070 298969



784 V A 29896 ISBN 2-07-029896-5